



CHAPITRE II
LE PORTRAIT ROMANTIQUE

Afin de mieux comprendre l'aspect romantique de Gustave Flaubert, il faut remettre sa méthode de travail en lumière. C'est d'abord la préparation minutieuse de tous les éléments de ses romans. Il analyse même les pièces de théâtre de Voltaire, dont certaines idées lui semblent utilisables. La raison en est bien simple: chez lui "tout dépend du plan". Sa conception de l'art exige une composition aussi précise que possible. Flaubert compose ses scènes de la même manière que le peintre ses tableaux.

"Il prévoit des premiers plans, des seconds plans et des arrières-plans." (108)

Les romans de cet écrivain sont des images reliées entre elles par un fil narratif. Pour mettre en harmonie les différentes scènes de ses œuvres, il a ses procédés propres et sa technique: premièrement, la narration lui sert avant tout à faire progresser l'action et à relier les scènes. Puis dans les récits, interviennent les analyses de personnages, leurs portraits, leur milieu, agrémentés de descriptions détaillées et de dialogues. C'est la manière dont Flaubert a composé tous ses grands romans comme l'ont montré les critiques, à commencer par E. Feirère:

"Le tableau, c'est pour Flaubert une des scènes essentielles du roman, scène où sont présentés, dans leur attitude et avec leurs gestes les plus caractéristiques, les personnages principaux; on y trouve aussi, le plus souvent, le décor choisi par l'auteur pour y faire mouvoir ses personnages, en sorte que le tableau est pour ainsi dire le résumé et la vie même du roman. Lorsque Flaubert

travaillait, il composait par "tableau"... L'originalité du tableau tel que le veut Flaubert, c'est qu'il doit faire voir à la fois et les personnages, et le milieu, et leur action réciproque." (109)

C'est la vérité de l'observation ou la théorie de "l'effet" qu'Edgar Poë exprimait en Amérique vers la même époque, et que Baudelaire reprend à son tour. C'est son procédé pour réaliser une oeuvre d'art qui soit à la fois "passion et combinaison". C'est ce qui le charme chez Homère et chez Shakespeare. On peut dire aussi que le souci de la composition est sa qualité principale.

Les portraits romantiques sont inspirés à Flaubert par la nature de son caractère et par son tempérament passionné et romantique. Sous son indifférence apparente, il reste un coeur sensible et vibrant. Sa jeunesse impétueuse et excessive, puis sa maladie l'ont prédisposé à se consacrer à son art. Il embrasse avec enthousiasme l'idéal nouveau, s'enflamme pour Goethe et pour Hugo jusqu'au fanatisme. N'oublions pas que Flaubert,

"grandi en plein romantisme et "ravagé" par la passion dès l'adolescence, s'abandonnant au délire de l'imagination avec "un infini besoin de sensations intenses"." (110)

"Comme les romantiques, il est doué d'une imagination ardente, curieux de sensations fortes, attiré par l'énorme et le surnaturel, ivre de couleurs et de vastes horizons. Comme les jeunes-France, il est plein d'un dédain vengeur pour la société moderne, pour le bourgeois sans idéal et sans poésie, dont il sonde la bêtise avec une délectation infinie. Son pessimisme, enfin, naît, comme celui des romantiques, du sentiment de la solitude morale et de l'amère conviction que la vie terrestre n'a ni sens ni but." (111)

Le thème d'UN COEUR SIMPLE, de MADAME BOVARY, et de L'EDUCATION SENTIMENTALE naît des idées propres à l'auteur, "l'homme de toutes

les faiblesses" qui rêve sa vie et dont les pieds ne touchent pas terre. Malheureux, il glisse vers le néant. Le thème de ces trois romans est donc le même. On y constate le don d'analyse particulier à Flaubert. C'est une pitié désespérée qui devient la philosophie de l'auteur.

UN COEUR SIMPLE est l'histoire d'une servante; c'est d'une réalité pure, mais conforme à la technique de l'auteur. Ce conte banal est considéré comme la fleur de ses oeuvres. UN COEUR SIMPLE est celui de ses ouvrages où s'expriment de la façon la plus apparente les sentiments d'humanité de l'impassible écrivain. C'est:

"un récit d'homme sensible, où, sans prêcher la bonté, sans l'annoncer par des phrases d'auteur, il la fit apparaître dans les gestes inconscients de la plus humble et de la plus obscure créature." (112)

Le thème de MADAME BOVARY représente la tendance des hommes à se croire tels qu'ils voudraient être et à rêver de bonheurs illusoire qui leur sont inaccessibles. C'est mélancolique et tragique d'ailleurs, parce qu'ils n'essaient pas de changer leur état d'esprit. Comme l'auteur nous le montre, cette faculté d'illusion est la source principale de leurs maux. Flaubert s'est attaché à marquer l'influence des impressions d'enfance et de jeunesse, puis des événements extérieurs sur l'évolution des sentiments de son héroïne Emma. Sa sensibilité romanesque s'est développée au cours des années qu'elle a passées au couvent. Malheureusement, l'éducation qu'elle a reçue, sans développer ni son coeur ni son intelligence, la rend incapable de vivre heureuse. Elle a cru pouvoir satisfaire ses goûts et

trouver une vie brillante en se mariant; mais elle est pleine d'illusions et d'aspirations qui ne s'accordent nullement avec sa situation. Mme Bovary reste une héroïne qui

"se conçoit autrement qu'elle n'est." (113) par Jacques Nathan.

Elle est déçue par la médiocrité de son mari et de tout ce qui l'entoure. Elle devient victime de la vie provinciale et la proie de deux hommes. Sa dégradation commence: elle se livre à des extravagances.

Il semble que Flaubert a posé dès cette époque, et d'une manière satyrique, la question du romantisme féminin. Quoique devenue une sorte d'héroïne universelle, Mme Bovary reste semblable à n'importe quelle autre femme. Elle essaie d'abord d'être bonne épouse, bonne mère, bonne catholique et même bel'esprit, mais tout échoue; quelquefois à cause d'elle, mais pas toujours. Madame Bovary glisse peu à peu vers l'ennui, le mensonge et l'adultère pour finir par le suicide. Ce roman est à la fois déterministe, satyrique et moral.

Elle meurt de ses illusions.

L'EDUCATION SENTIMENTALE est un roman autobiographique, dont le thème est tiré des souvenirs de l'auteur

"dont le fonds vient de la passion conçue par l'adolescent sur la plage de Trouville pour Elisa Schlésinger." (114)

C'est l'histoire d'un amour idéal mais impossible. C'est une histoire réellement vécue. Frédéric Moreau est humain mais nullement héroïque. Pendant toute sa vie, il aime Mme Arnoux, femme déjà mariée et plus âgée que lui.

Frédéric tâche de se rapprocher d'elle; mais les joies qu'il s'est promises n'arrivent jamais. Mille déceptions, où des nouvelles réelles ou imaginées ajoutent à sa tristesse. Son amour pour Mme Arnoux l'oblige à fréquenter une société qui ne lui plaît pas. Il se sent vraiment malheureux en présence de la bêtise humaine. Frédéric se révolte contre ce milieu. Tout au long du livre se développe l'action du héros en conflit avec son caractère hypersensible. Frédéric, très perméable au désespoir, est facilement ennuyé et déçu. Il est incapable de se maîtriser. Comme Flaubert, il vit replié sur lui-même. A travers Frédéric, nous découvrons un Flaubert romantique - amitié, rêve, chimère - tombant dans le désespoir.

Chez cet auteur, la narration passe avant tout. Il faut alors la présenter selon la technique à laquelle Flaubert est resté fidèle pendant toute sa carrière: étude minutieuse de tous les éléments de ses récits, de l'aspect moral et physique de ses personnages et du cadre dans lequel il les fait évoluer.

Félicité, personnage principal d'UN COEUR SIMPLE, est marquée par sa bonté, sa fidélité et son dévouement profond à ceux qu'elle aime.

Dans sa jeunesse, Félicité a eu aussi son histoire d'amour comme toute jeune fille. Un soir (elle avait 18 ans), à l'assemblée de Colleville, elle rencontre Théodore, un jeune homme qui veut la séduire. Elle résiste, mais sans fermeté, et ne tarde pas à accepter des rendez-vous. Il la quitte pour épouser une dame âgée et riche. La pauvre fille en tombe dans un chagrin qui l'obsède pour longtemps.

C'est alors qu'elle entre au service de Mme Aubain, chez qui elle va mener une vie triste.

Sa déception d'amour la pousse à une autre extrémité qui va remplir le vide de sa vie sentimentale: se dévouer de toute la bonté de son cœur pour la famille de sa nouvelle maîtresse, dévouement dont les manifestations exagérées sont souvent ridicules et prouvent la naïveté de cette pauvre femme.

Un soir d'automne, comme les Aubain et Félicité se promènent dans les herbages, un taureau furieux se précipite vers elles, tête haute et cornes basses pour les attaquer. Pour que la famille puisse échapper à ce danger, Félicité jette, dans les yeux de l'animal, de grosses mottes de terre qu'elle ramasse au risque de sa vie. Le taureau furieux fonce sur la clôture, au moment même où Félicité a la chance de se glisser entre deux barres de bois.

Après cet acte d'héroïsme, dont tout le monde a parlé, elle ne montre aucun orgueil et retombe dans sa naïveté habituelle. Elle se laisse exploiter, même par des gens qu'elle connaît à peine. Elle gaspille son maigre salaire en leur offrant des cadeaux, mais eux l'exploitent.

Quand la Révolution de Juillet éclate, Félicité offre à boire aux soldats et soigne les cholériques. Puis elle s'occupe d'un vieux révolutionnaire, qui meurt d'un cancer.

C'est un grand bonheur pour Félicité quand Mme Aubain lui donne un perroquet, Loulou. Elle le dresse bien. Un jour Loulou s'échappe; Félicité le cherche partout, et quand elle le retrouve,

il meurt. Elle le fait empailler et l'entoure d'une dévotion ridicule.

Elle vieillit, ses yeux s'affaiblissent, une pneumonie la terrasse. Avant sa mort elle appelle Fabu et s'excuse d'avoir pensé qu'il avait tué Loulou. A son dernier souffle, elle croit voir dans les cieux un perroquet gigantesque, planant au dessus de sa tête.

Ce dernier trait complète le portrait de Félicité. La longue histoire de cette femme dévouée, "cœur simple" mais capable d'héroïsme à l'occasion, paraît n'avoir retenu l'attention de Flaubert que sur un point: la naïveté.

Pourquoi?

Peut-être que d'autres oeuvres de cet auteur nous aideront à répondre à cette question.

*MADAME BOVARY, dont le sujet est terre à terre, est une étude qui marque l'humble vérité de la vie quotidienne. Cette femme ne rêve de la vie qu'à travers ses lectures romantiques. Là, Flaubert

"nous fait découvrir à leur naissance les sentiments de la future Mme Bovary. Mais cette peinture est loin d'être parfaitement objective: en étudiant l'influence du romantisme sur l'âme de cette pensionnaire, l'auteur revoit sa propre jeunesse et laisse percer son humeur satyrique." (115) p. 459 Lagard et Richard

Mme Bovary, grande lectrice, est influencée par le romantisme de ce qu'elle lit au couvent la plupart du temps. En outre, elle connaît si bien la nature!

"elle connaissait trop la campagne; elle savait le bêlement des troupeaux, les laitages, les charrues. Habitée aux aspects calmes, elle se tournait au contraire vers les accidentés. Elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines. Il fallait

qu'elle pût retirer des choses une sorte de profit personnel; et elle rejetait comme inutile tout ce qui ne contribuait pas à la consommation immédiate de son cœur, - étant de tempérament plus sentimental qu'artiste, cherchant des émotions et non des paysages." (116)

Dans ses lectures du couvent,

"Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêtte sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se gratta donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture. Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salle des gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir... Elle se laissa glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons..." (117)

La tête d'Emma est pleine de lectures romantiques variées.

Tout son temps est occupé à lire. Cet engouement pour la lecture révèle celui de l'auteur lui-même. Elle connaît fort bien la nature et la campagne. En conséquence, elle vit toutes ses lectures par l'imagination. Son tempérament sentimental et hypersensible en est la cause.

Elevée au couvent, Emma a aussi l'habitude d'assister à la messe. Elle aime y rester longtemps. Au lieu de prier ou de se confesser comme les autres, elle écoute la messe et s'imagine qu'elle fait ce que les prêtres ont prêché.

"Quand elle allait à confesse, elle inventait de petits péchés, afin de rester là plus longtemps, à genoux dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille sous le chuchotement du prêtre. Les comparaisons de fiancé, d'époux, d'amant céleste et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons lui soulevaient, au fond de l'âme, des douceurs inattendues." (118)

Emma tâche d'atteindre au bonheur qu'elle trouve si beau dans ses lectures. Elle accepte la main de Charles Bovary avec le consentement de son père, croyant trouver ainsi une vie aussi belle que dans ses livres. Mais devant la réalité, la vie se montre bien différente de son rêve. Incapable de s'adapter à son entourage, elle va de dégradation en dégradation et finit par atteindre à un chagrin incommensurable.

Quoique son mari déborde de passion pour elle, Mme Bovary ressent encore le vide de sa vie conjugale. Elle ne se satisfait pas de son mariage.

"Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour; mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle se fût trompée, songait-elle. Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de félicité, de passion et d'ivresse, qui lui avaient paru si beaux dans les livres." (119)

C'est devant les beautés de la nature que les méditations d'Emma redoublent :

"Sa pensée, sans but d'abord, vagabondait au hasard, comme sa levrette, qui faisait des corcles dans la campagne, jappait après les papillons jaunes, donnait la chasse aux musaraignes ou mordillait les coquelicots sur le bord d'une pièce de blé. Puis ses idées peu à peu se fixaient et assise sur le gazon, qu'elle fouillait à petits coups avec le bout de son ombrelle, Emma se répétait :

"Pourquoi, mon Dieu! me suis-je mariée?" (120)

Mme Bovary regrette son mariage. Elle n'y trouve rien de ce qui l'avait fait rêver. Elle regrette son passé de jeune fille. Elle

serait plus heureuse si elle n'était pas mariée.

"Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen, par d'autres combinaisons du hasard, de rencontrer un autre homme; et elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle ne connaissait pas. Tous, en effet, ne ressemblaient pas à celui-là. Il aurait pu être beau, spirituel, distingué, attirant, tels qu'ils étaient sans doute, ceux qu'avaient épousés ses anciennes camarades du couvent." (121)

Puisque Charles n'a aucune des qualités des héros de ses lectures, un grave désespoir l'obsède. Toutefois, elle espère encore rencontrer un autre homme dont les qualités correspondraient à celles de l'homme de ses rêves.

La sensibilité romanesque d'Emma s'étant développée au cours de ses années de couvent, il est très malheureux pour elle que la médiocrité de son mari la déçoive.

Enfin, invitée à un bal dans un château voisin, Emma sent se raviver son goût du luxe et de la rêverie. Ce bonheur éphémère évanoui, la pauvre Mme Bovary ressent d'autant plus le néant de sa vie. Quelques semaines après, hantée par le souvenir de tout ce luxe qu'elle n'a côtoyé qu'un instant, elle commence à s'étioiler d'ennui, puis tombe malade. C'est alors que son mari, devant l'état de sa femme, auquel il ne comprend rien, décide d'abandonner Toste pour aller s'installer à Yonville, où il pense qu'elle sera plus heureuse.

Là, un jeune clerc de notaire romantique Léon Dupuis fait la conquête intellectuelle d'Emma, ensuite c'est Rodolphe Boulanger. Elle se laisse facilement séduire. C'est alors une période de plein bonheur, mais cela ne dure pas longtemps. Ses deux amants successifs

se détachent d'elle. Mme Bovary tombe dans la déchéance, elle vit dans le mensonge, contracte des dettes, néglige totalement son ménage. Traquée de tous côtés, pour se sauver de la ruine, elle finit par s'empoisonner.

Toutefois, Mme Bovary n'est pas si noire qu'on le croit. Si elle glisse vers une fin horrible, c'est simplement en raison de sa nature qui la porte au rêve. Elle vit toute seule dans un monde irréel, incapable d'avoir les pieds sur terre. Elle fait tout son possible pour y arriver, mais en vain. Aussi tombe-elle dans un gouffre de désespoir.

Flaubert croit lui-même à un univers régi par des lois que le romancier veut mettre en lumière. Il insiste sur l'influence du milieu sur l'homme.

"Pour lui, le milieu physique est moins important que le milieu social. Un paysage, une maison, un meuble influent moins sur le caractère de ses personnages que la mentalité des amis, relations, connaissances qui les entourent. (...) Balzac insiste beaucoup sur les suggestions qui viennent des choses, Flaubert sur celles qui viennent d'un certain monde." (122)

• L'EDUCATION SENTIMENTALE, c'est l'histoire de l'amour idéal d'un jeune homme pour une femme déjà mariée, plus âgée que lui. Son jeune cœur fut troublé dès le moment où il l'a rencontrée à Trouville. Mme Arnoux est sa seule raison de vivre. Elle prend pour lui, le visage de calme et de pureté d'une madone. Frédéric se consacre entièrement à cette passion aussi idéale qu'impossible. Son amour est semblable à celui d'un chevalier du Moyen-âge pour sa dame. C'est le coup de foudre, et ce sentiment profond pour Mme Arnoux ne cesse de se développer du premier moment à la fin. Il est pur, impossible,

mais honnête et vraisemblablement convaincu.

Et sa vie sera passée ainsi, médiocrement, tristement, toute remplie de rêves avortés, d'espoirs déçus. Frédéric rêve sa vie; ses rêves se cristallisent autour de Marie, qui demeure pour lui comme une vision impalpable. Il a rêvé l'amour et a manqué sa vie. A cause de ses sentiments pour Marie Arnoux, le pauvre Frédéric coule des jours lamentables. Il accepte toutes les compromissions et se montre complaisant, non par lâcheté, simplement parce qu'il voudrait servir celle qu'il aime mais que son devoir retient. Il essaie par tous les moyens de vivre près d'elle, ce qui l'oblige à se mêler à la société bourgeoise, qui entoure les Arnoux, mais ne lui plaît pas.

Les années s'écoulent et les rêves s'effritent au contact de la réalité. Déçu dans ses ambitions, Frédéric veut s'attacher à son amour, mais, incapable d'action, il tourne au milieu de son désir, comme un prisonnier dans son cachot. Sa passion s'étiola, et sa vie, où il ne se passe rien, glisse vers le néant.

Selon la théorie de l'influence du milieu sur l'homme, on a l'impression que le milieu social souligne et explique les actes des personnages. L'auteur a ainsi l'occasion de faire l'analyse de leur caractère.

Le milieu social de Félicité est peu brillant, aussi même-t-elle une vie obscure, quoique pleine de dévouement. Félicité n'a aucune chance de profiter de la vie, excepté au moment de son unique histoire d'amour, mais Théodore lui cause une grave déception senti-

mentale. Tout émue encore, elle se laisse aller à sa bonté naturelle. Il nous semble qu'elle ne vit nullement pour elle-même. Bien que toujours exploitée, elle reste bonne et dévouée, mais sans prétention. Tel est le fond de son cœur.

La physionomie a une certaine influence sur la mentalité du personnage. Sa déception d'amour est peut-être la conséquence de sa laideur aussi bien que de son caractère.

Floine de bonne volonté et si peu exigeante, Félicité travaille bien et reste fidèle à sa maîtresse. Cependant, elle n'a rien d'agréable à voir.

Malgré sa bonté naturelle, sa vie sans relief naît de son caractère obscur et médiocre. D'une naïveté et d'une stupidité évidentes, on se sent apitoyé par la simplicité de son cœur.

La seul parent de Félicité, c'est Victor, son neveu bien aimé. Il s'est embarqué pour La Havane. Obsédée par les dangers qui menacent le jeune matelot, elle interroge M. Bourais, ancien avoué et précepteur de Paul et Virginie, sur les Antilles. Elle le prie aussi de lui indiquer sur la carte, la maison où demeure Victor. M. Bourais éclate alors d'un rire énorme. Elle s'attend presque à voir le portrait de son neveu. La pauvre tante en est consternée.

Ici le ton de Flaubert est ironique. L'auteur se moque aussi de la foi de Félicité qu'il présente comme une superstition ridicule et puérile: au souvenir de la colombe de la Bible, elle entoure son perroquet d'une vénération que frise la folie. Elle le confond avec le Saint-Esprit à cause de leur ressemblance.



"A l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Epinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulba.

L'ayant achetée, elle le suspendit à la place du comte d'Artois, de sorte que, du même coup d'oeil, elle les voyait ensemble. Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit, qui devenait plus vivant à ses yeux, et intelligible." (123)

Pleine d'angoisse,

"elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. -
Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son oeil de verre, et en faisait faillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase." (124)

Cela témoigne bien de la simplicité de l'esprit de Félicité.

C'est un passage de rêve et de sentiments romantiques purs. La pauvre femme est évidemment d'une piété désespérée.

Quant aux dogmes, elle n'y comprend rien et ne tâche pas de les comprendre. Elle s'endort pendant la messe. Son éducation religieuse ayant été négligée dans sa jeunesse, elle imite toutes les pratiques de Virginie qu'elle accompagne quand elle va communier.

Imitant Virginie, Félicité

"jeûnait comme elle, se confessait avec elle. A la Fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir.

La première communion la tourmentait d'avance. Elle s'agita pour les souliers, pour le chapelet, pour le livre, pour les gants. Avec quel tremblement elle aida sa mère à l'habiller! (...) Quand ce fut le tour de Virginie, Félicité se pencha pour la voir; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant; sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son cœur lui battait dans la poitrine; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir." (125)

Son dévouement profond pour ceux qu'elle aime et sa bonté naturelle sont souvent sans raison apparente. Ces manifestations sont

à la fois ridicules et sentimentales. Le moindre événement l'obsède: l'absence de Paul, le fils de sa maîtresse, désole Félicité. Elle prie pendant longtemps, le visage baigné de larmes, les yeux tournés vers les nuages, dans des attitudes aussi énouvantes que risibles.

Toujours sensible par nature, en recevant la nouvelle de la mort de son neveu Victor, Félicité, anéantie

"tomba sur une chaise en s'appuyant la tête à la cloison, et ferma ses paupières, qui devinrent roses tout à coup. Puis, le front baissé, les mains pendantes, l'oeil fixe, elle répétait par intervalles:

Pauvre petit gars! pauvre petit gars!" (126)

Une autre de ses qualités principales, c'est une fidélité, quelquefois incompréhensible.

A la mort de Mme Aubain, pleine de tristesse, elle pleure comme une urne.

"Félicité la pleura, comme on ne pleure pas les maîtres. Que Madame mourût avant elle, cela troublait ses idées." (127)

Elle est la seule qui pleure la mort de sa maîtresse.

Très vieille et devenue gravement malade,

"Félicité voulut savoir ce qu'elle avait. Mais, trop sourde pour entendre, un seul mot lui parvint: "Pneumonie". Il lui était connu, et elle répliqua doucement:

-Ah! comme Madame, trouvant naturel de suivre sa maîtresse." (128)

Elle trouve normal d'avoir attrapé la même maladie que Mme Aubain. Ses plaintes si douces si simples, avant sa mort, nous causent une profonde émotion et montrent la simplicité de son cœur.

Après avoir fait le point de l'intrigue, Flaubert précise et anime ses personnages en donnant au lecteur une "tranche" de leur vie. Comme dans UN COEUR SIMPLE, il expose l'importance du milieu sur

l'homme. Mme Bovary s'ennuie à mort à cause de la vie de campagne et de la médiocrité de son mari.

On trouve dans la cas d'Emma Bovary, le rêve d'une femme d'origine paysanne. En pension chez les religieuses, elle a appris le dessin, la couture et la musique. L'auteur sonde le cœur de son héroïne; il montre le peu d'attrait qu'elle ressent pour son entourage, son mépris pour ses origines. Nous la voyons chercher à s'écarter petit à petit de la médiocrité de son existence. Elle aspire à une vie raffinée, luxueuse, à une vie idéale qui n'existe que dans les livres et dans rêve.

L'auteur ne nous fait pas une véritable description d'Emma, il en fait seulement une série de portraits partiels, y marquant ses raisons de vivre. Il nous montre aussi l'influence des impressions d'enfance et de jeunesse et celle des événements extérieurs sur l'évolution des sentiments d'Emma. Flaubert nous fait pénétrer son milieu et analyse son caractère. Du commencement à la fin du roman, l'image d'Emma reste nette. C'est le symbole de la femme romantique qui ne peut pas s'adapter au monde qui l'entoure.

Pour faire vivre ses personnages et les placer dans la vie réelle, Flaubert choisit les moments qu'il juge appropriés et ses narrations les situent dans leur suite logique. La plupart des scènes commencent de la même manière:

"Un jour..., un soir ..., un matin..." (129)

"Deux jours après la noce" c'est l'arrivée des nouveaux mariés à la maison de Charles. Dans la chambre conjugale

"sur le secrétaire, près de la fenêtre, il y avait, dans une carafe, un bouquet de fleurs d'oranger, noué par des rubans de satin blanc. C'était un bouquet de mariée, le bouquet de l'autre! Elle le regarda. Charles s'en aperçut, il le prit et l'alla porter au grenier, tandis qu'assise dans un fauteuil (on disposait ses affaires autour d'elle), Emma songeait à son bouquet de mariage, qui était emballé dans un carton, et se demandait, en rêvant, ce qu'on en ferait, si par hasard elle venait à mourir." (130)

Ce passage sans dialogue n'est qu'une analyse, mais surtout une peinture fort touchante. On pénètre ainsi le fond des sentiments des nouveaux époux. Le mari aime tendrement sa femme, mais celle-ci, hypersensible, pense en rêvant à ce que l'on ferait, si par hasard elle venait à mourir. Elle imagine que l'on jetterait aussi son bouquet de mariage.

Quant à Charles, il est seulement animé par son amour pour sa femme, mais c'est un amour assez complexe. Sa passion est essentiellement romantique. Cet homme n'est pas aussi médiocre et stupide qu'il en a l'air. Lorsqu'il s'aperçoit qu'Emma regarde le bouquet de sa première femme, il le prend et le porte au grenier! Evidemment, il aurait pu y penser plus tôt, mais ce n'est qu'un jeune époux qui ne veut se soucier de rien d'autre que de vivre dans une heureuse sérénité.

"à présent, il possédait pour la vie cette jolie femme qu'il adorait. L'univers, pour lui, n'excédait pas le tour soyeux de son jupon." (131)

Mme Bovary possède beaucoup de qualités: elle joue bien du piano et sait conduire sa maison. Elle aide son mari dans son travail. Quand Charles rentre tard, c'est elle qui le sert, tandis qu'il se

repose à son aise; après le dîner, il lui raconte ce qu'il a fait pendant la journée, puis va se mettre au lit, tandis que sa femme ne se sent pas fatiguée. N'ayant personne à qui parler, Emma souffre de sa solitude. Alors elle se met à penser que c'est elle qui se consacre à Charles, mais lui ne lui donne rien de vraiment attrayant. Quoiqu'il l'embrassât à certaines heures ce n'était qu'une habitude parmi les autres, un désert de monotonie.

"Cependant, d'après les théories qu'elle croyait bonnes, elle voulut se donner de l'amour. Au clair de lune, dans le jardin, elle récitait tout ce qu'elle savait par coeur de ruines passionnées et lui chantait en soupirant des adagios mélancoliques; mais elle se trouvait ensuite aussi calme qu'auparavant, et Charles n'en paraissait ni plus amoureux ni plus remué." (132)

Dans le personnage secondaire de Charles, il y a une perpétuelle alternance d'amour profond et de gaucherie.

"La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient, dans leur costume ordinaire, sans exciter d'émotion, de rire ou de rêverie. Il n'avait jamais été curieux, disait-il, pendant qu'il habitait Rouen, d'aller voir au théâtre les acteurs de Paris. Il ne savait ni nager, ni faire des armes, ni tirer le pistolet, et il ne put, un jour, lui expliquer un terme d'équitation qu'elle avait rencontré dans un roman." (133)

Malgré son amour infini pour sa compagne, Charles n'est capable de rien de plus qu'une monotonie insupportable. Il la croit très heureuse et n'essaie de comprendre ni le fond de la nature ni les raisons de vivre d'Emma. Le contraste de caractère entre les deux époux va les écarter peu à peu l'un de l'autre et les ruiner à la fin.

Dans l'Education Sentimentale, Frédéric aussi est attristé par son milieu. Quoiqu'il ait fait son droit, c'est une carrière

qu'il méprise. Tout au long du livre, il se révolte contre sa condition sociale; et cela simplement à cause de son caractère hypersensible, trop facilement ému. Les détails des émotions de ce héros sont bien étudiés. L'auteur nous révèle ainsi toute sa psychologie.

Frédéric voulant voir Mme Arnoux et entrer en relation avec elle, il a d'abord l'idée de se présenter souvent chez elle, pour marchander des tableaux. Puis il songe à glisser dans la boîte du journal quelque article "très fort", ce qui décide de sa vocation.

Frédéric pense surtout à déclarer son amour. Mais paralysé par la peur de l'insuccès, il n'en fait rien. Chaque fois que l'on fait une remarque concernant Mme Arnoux, il s'émeut.

Il arrive qu'un jour on ne voit plus l'enseigne du magasin d'Arnoux "L'ART INDUSTRIEL". Puis Pellerin révèle sa colère contre Arnoux à Roginbard:

"Que je crève, si j'y retourne! C'est une brute, un bourgeois, un misérable, un drôle!" (134)

Ces injures flattaient la colère de Frédéric. Il en était cependant blessé, car il lui semblait qu'elles atteignaient Mme Arnoux.

De plus, Pellerin en vient à blâmer Arnoux devant Frédéric, lequel prend sa défense. Le peintre en devient si furieux qu'il part. Frédéric se sent alors pris de tendresse pour Arnoux, surtout maintenant qu'il travaille tout seul; il se sent le besoin de le voir immédiatement. Ceci démontre la naïveté de Frédéric. Il ignore tout de ce qui se passe, il ne veut connaître ni les actes, ni les défauts de personne. Sa pitié et sa sensibilité le dominent. On peut

ainsi s'expliquer que Frédéric soit exploité et que sa vie devienne de plus en plus tragique.

Frédéric se prend de tendresse pour Arnoux, qui dans sa solitude, semble abandonné. Il ne peut s'empêcher de le voir pour lui offrir son aide. Au fond, c'est Mme Arnoux qui est la cause de ce dévouement.

Son amour pour elle est absolument pur, mais il est impossible. Frédéric n'est fait ni pour elle, ni pour le milieu de celle qu'il aime, ni pour la société qu'elle fréquente. Il en souffre profondément. Chez Mme Arnoux, il se montre toujours triste et calme.

"Elle lui donnait de bons conseils: "Travaillez; mariez-vous!" Il répondait par des sourires amers," (135)

sans exprimer le véritable motif de son chagrin.

Frédéric est sensible comme un artiste. Il s'émeut facilement. Il aime la beauté. Il est donc tenté par celle de Rosanette, courtisane recherché des Parisiens distingués. Sans amour pour elle, son corps et ses manières agréables attirant le jeune homme:

"elle posa un pétale de fleur entre ses lèvres, et le lui tendit à becqueter. Ce mouvement, d'une grâce et presque d'une mansuétude lascive, attendrit Frédéric." (136)

Le voilà donc envahi de passion, quoique Mme Arnoux soit toujours au fond de son cœur. Il attire Rosanette sur ses genoux.

"Elle se laissait faire; il lui entourait la taille à deux bras; le pétilllement de sa robe de soie l'enflammait." (137)

Malgré cette inclination de la chair, Frédéric ne cesse d'aimer Mme Arnoux. Pour lui, elle reste toujours une madone, le symbole de toutes les bontés, réelles ou idéales.

L'apparence même de Mme Arnoux est typiquement romantique: longs cheveux noirs, extrêmement pâle, femme de bon goût et de qualité. Son regard est singulièrement triste.

"Ses beaux yeux noirs, dont la sclérotique brillait, se mouvaient doucement sous leurs paupières un peu lourdes, et il y avait dans la profondeur de ses prunelles une bonté infinie." (138)

Tous ses mouvements sont d'une majesté tranquille, caressante, comme des légèretés de brise. Elle aime la nature et tout ce que l'art peut produire de beauté. En un mot Mme Arnoux a toutes les caractéristiques d'une femme romantique.

"Elle ne s'exaltait point pour la littérature, mais son esprit charmait par les mots simples et pénétrants. Elle aimait les voyages, le bruit du vent dans les bois, et à se promener tête nue sous la pluie." (139)

En elle règnent les qualités de la femme idéale: madone au visage calme, dont la maternité tempère, adoucit, pacifie la nature féminine et la fait rayonner de douceur et d'autorité. Sa beauté est hautement acceptée et respectée. Elle est un peu triste, religieuse et d'aspect vertueux. Mme Arnoux est bonne, dévouée, intelligente et vertueuse.

Frappé d'un coup de foudre, Frédéric se conduit comme un jeune homme qui rencontre pour la première fois la femme de ses rêves. Il sent que son cœur se dilate. Arnoux l'invite à dîner chez lui. Il

attendait cette occasion depuis un an. Il s'habille de neuf, et s'inquiète de l'élégance de ses vêtements. En arrivant chez son hôte, Frédéric se sent plein d'exaltation et doit s'arrêter plusieurs fois dans l'escalier, tant son coeur bat fort.

Le moindre geste de Mme Arnoux provoque en lui tout une chaîne d'interprétations et d'espoirs. Au moment du départ, l'hôtesse lui tend la main comme elle la tend aux autres invités. Mais cela lui cause une sorte de fourmillement de tous les atomes de sa peau. En quittant ses amis; il avait besoin d'être soul. Son coeur débordait.

"Était-ce un geste irréfléchi ou un encouragement?" (140)
se demande Frédéric. Il rentre à pied chez lui. Ses sentiments l'obsèdent.

Il contemple même l'ombre de Mme Arnoux par les fenêtres. Son coeur bat fort; il espère le rencontrer. Il se sent comme perdu dans un monde de rêve. Son regard erre sur les groupes de femmes; de vagues ressemblances ramènent à sa mémoire les traits de celle qu'il aime.

"Il rit intérieurement de pitié sur lui-même, en se rappelant avec quel amour il les avait si souvent contemplés... La solitude s'ouvrait autour de son désir, plus immense que jamais!" (141)

Frédéric rêve toujours d'elle.

"Quelquefois, il se réveillait le coeur plein d'espérance, s'habillait soigneusement comme pour un rendez-vous, il faisait dans Paris des courses interminables. A chaque femme qui marchait devant lui, ou qui s'avancait à sa rencontre, il se disait: "La voilà". C'était chaque fois, une déception nouvelle." (142)

Frédéric pense sans cesse à Mme Arnoux. Ainsi, même le chapeau de sa bien-aimée, aperçu de loin, attire aussitôt son regard.

"Il se leva, il marcha de long en large, en tous sens, inquiet, le lorgnon braqué sur l'oeil, tâchant de la reconnaître de loin, s'attendant à voir son châle blanc apparaître tout à coup dans une allée." (143)

Pour les autres femmes, seul son désir physique l'entraîne vers elles. Ne leur portant aucun amour, Frédéric, à leur contact, n'éprouve que déception.

Quant à Mme Arnoux, elle aime aussi Frédéric, mais sa sagesse l'empêche de se laisser glisser vers cette passion. Elle est retenue par son devoir conjugal, car elle tient à rester bonne mère et bonne épouse.

Flaubert a le don de nous faire ressentir une émotion profonde chaque fois qu'il nous présente, et cela sous toutes leurs nuances, les sentiments d'amour et la psychologie de ses personnages. Ainsi: Frédéric attend Mme Arnoux. Il a rendez-vous avec elle; bien que l'heure passe, il ne la voit pas venir. C'est alors que l'auteur souligne l'importance pour Frédéric des deux rues - Rue de Paradis et Rue Tronchet. C'est le lieu de son rendez-vous manqué. Ne sachant pas le motif qui a empêché Mme Arnoux de venir, Frédéric en éprouve une profonde déception. Dans son coeur, le nom de ces deux rues devient très significatif.

Ce passage peut faire l'objet d'une critique:

"C'est donc le souci de tenir compte de toutes les possibilités, qui incite Frédéric à se ménager une vue dans les deux rues. Mais cette simultanéité suppose une mobilité incessante du regard, contrastant avec l'immobilité de son attitude." (144)

Frédéric traverse alors une crise d'adolescence; ses opinions mûrissent, mais n'ont encore aucune stabilité. Il se montre sensible

à la musique qui lui semble seule capable d'exprimer ses troubles intérieurs. Il veut peindre et composer des vers.

Chez les romantiques, la nature joue un rôle considérable. C'est devant les scènes qu'elle leur offre que ces auteurs laissent déborder leur sensibilité. Tout au long de son oeuvre, par exemple, Lamartine l'exprime avec autant de sincérité que de musicalité. On y sent l'émotion du coeur de l'homme et les frissons de l'âme.

Chez Flaubert, la nature joue aussi un rôle important. Ses héros aiment montrer leur désir d'amour à la nature entière, leur sentiment pour elle se confondant souvent avec leur passion.

"D'autre part l'amour est pour Flaubert une expérience de même nature que l'extase: aussi toutes les grandes scènes d'amour de Flaubert ont-elles lieu dans la nature, qui n'est pas un décor, mais bien plutôt une condition du désir." (145)

La scène d'amour entre Félicité et Théodore, dans UN COEUR SIMPLE, a lieu en pleine campagne ce qui favorise leurs épanchements sentimentaux. Quelques mots suffisent à cette évocation:

"... et du bras gauche il lui entourait la taille; elle marchait soutenue par son étreinte; ils se ralentirent. Le vent était mou, les étoiles brillaient, ... Puis, sans commandement, ils tournèrent à droite. Il l'embrassa encore une fois. Elle disparut dans l'ombre." (146)

Et encore,

"Ils se rencontraient au fond des cours, derrière un mur, sous un arbre isolé. Elle n'était pas innocente à la manière des demoiselles, - les animaux l'avaient instruite; mais la raison et l'instinct de l'honneur l'empêchent de faillir." (147)

Les rencontres entre ces deux êtres révèlent les réactions de Félicité face à Théodore qu'elle aime.

Il en va de même pour les grandes scènes d'amour d'Emma dont le cadre est un beau paysage, tantôt en plein soleil, tantôt la nuit au clair de lune: ainsi la promenade en barque d'Emma et de Léon. Un tableau d'amour éveille en Flaubert comme en ses héros le sentiment de la nature:

"Ce n'était pas la première fois qu'ils (Emma et Léon) apercevaient des arbres, du ciel bleu, du gazon, qu'ils entendaient l'eau couler et la brise soufflant dans la feuillage, mais ils n'avaient sans doute jamais admiré tout cela, comme si la nature n'existait pas auparavant, ou qu'elle n'eût commencé à être belle que depuis l'assouvissement de leurs désirs." (148)

Dans la deuxième EDUCATION SENTIMENTALE, on retrouve des scènes d'amour dans la nature semblables à celles de MADAME BOVARY. Quand "le soleil dardait d'aplomb, en faisant reluire les gabillots de fer autour des mâts, les plaques du bastingage et la surface de l'eau" (149)

Frédéric voyait apparaître Mme Arnoux.

Incapable de rien entreprendre avec cette femme mariée, Frédéric se tourne vers Rosanette, courtisane célèbre. Leurs amours atteignent leur point culminant dans la forêt de Fontainbleau, où Flaubert leur fait ressentir sa conception de la vie universelle:

"Au milieu du jour, le soleil, tombant d'aplomb sur les larges verdure, les éclaboussait, suspendait des gouttes argentines à la pointe des branches, rayait le gazon de traînées d'émeraude, jetait des taches d'or sur les couches de feuilles mortes (...). Debout, l'un près de l'autre, sur quelque éminence du terrain, ils sentaient, tout en humant le vent, leur entrer dans l'âme comme l'orgueil d'une vie plus libre, avec une surabondance de force, une joie sans cause." (150)

En dehors de l'amour, la nature a encore une grande importance. Elle redouble les sentiments de l'homme. A la mort de Victor, neveu

cher à Félicité, celle-ci pleure de désespoir. Cependant elle, travaille comme toujours. Hors de son logis, en plein jour, sa tristesse redouble à la vue de la nature. Son regret du passé l'affole.

"Les prairies étaient vides, le vent agitait la rivière; au fond, de grandes herbes s'y penchaient, comme des chevelures de cadavres flottant dans l'eau. Elle retenait sa douleur, jusqu'au soir fut-très brave; mais dans sa chambre elle s'y abandonna, à plat ventre sur son matelas, le visage dans l'oreiller, et les deux poings contre les tempes." (151)

Après la mort de Virginie, on a fait la cérémonie religieuse: messe et enterrement. Félicité se rappelle alors son neveu, et, "n'ayant pu lui rendre ces honneurs, avait un surcroît de tristesse, comme si on l'eût enterré avec l'autre." (152)

Loulou, le perroquet de Félicité est mort à son tour. Félicité décide de le porter elle-même jusqu'à Honfleur pour le faire empailler. Arrivée à la ville,

"elle aperçut les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient." (153)

Flaubert nous montre différents aspects de la nature. Ses touches romantiques nous en présentant certains détails. Ses tableaux en sont tout à fait éloquentes, harmonieusement balancés et bien proportionnés.

Par exemple le tableau suivant, dans Madame Bovary:

"On quitte la grande route à la Boissière et l'on continue à plat jusqu'au haut de la côte des Leux d'où l'on découvre la vallée. La rivière qui la traverse en fait comme deux régions de physiologie distincte: tout ce qui est à gauche est en herbage, tout ce

qui est à droite est en labour. La prairie s'allonge sous un bourrelet de collines basses pour se rattacher par derrière aux pâturages du pays de Bray, tandis que, du côté de l'est, la plaine, montant doucement, va s'élargissant et étale à perte de vue ses blondes pièces de blé. L'eau qui court au bord de l'herbe sépare d'une raie blanche la couleur des prés et celle des sillons et la campagne ainsi ressemble à un grand manteau déplié qui a un collet de volours vert bordé d'un galon d'argent." (154)

Dans le même cas, Frédéric, en route pour Paris, seul sur sa banquette, regarde, perdu dans la langueur.

"À droite et à gauche des plaines vertes s'étendaient; le convoi roulait; les maisonnettes des stations glissaient comme des décors, et la fumée de la locomotive versait toujours du même côté ses gros flocons qui dansaient sur l'herbe quelque temps, puis se dispersaient." (155)

C'est la peinture de la nature des deux côtés du train, en route vers Paris, la nature ordinaire de tous les jours; mais ils lui semblent indifférents, ce qui ajoute à l'inquiétude de Frédéric.

Un autre des procédés de la technique de Flaubert, c'est le dialogue. Chez cet auteur, le dialogue est réservé aux moments les plus importants, où les personnages s'expriment eux-mêmes, pour se révéler directement au lecteur. Qu'ils soient satyriques ou émouvants, ces dialogues cherchent à exprimer les secrets les plus profonds des âmes qu'il crée. Ils sont au style indirect. Flaubert leur assigne une place de choix, il les réserve pour les moments essentiels du roman.

Dans UN CŒUR SIMPLE, il y a fort peu de dialogues. Lorsque Flaubert écrit ce conte, il a déjà atteint le sommet de sa carrière. Cependant, on se trouve souvent fort ému en face de chaque mot, et particulièrement ceux des dialogues. La scène d'amour entre Théodore et Félicité en contient très peu. Théodore fait un grand serment d'amour,

"Mais non, je vous jure!" (156)

Généralement réservée, Félicité répond, en souriant, que c'est mal de se moquer d'elle.

Maintenant, voilà un dialogue romantique entre Emma Bovary et Léon Dupuis, jeune clerc de notaire romanesque et insignifiant, qui fait la conquête intellectuelle de cette femme. Léon éveille l'intérêt d'Emma. Il sait comment la séduire:

"Il y a un endroit que l'on nomme la Pâture, sur le haut de la côte, à la lisière de la forêt. Quelquefois, le dimanche, je vais là, et j'y reste avec un livre, à regarder le soleil couchant.

-Je ne trouve rien d'admirable comme les soleils couchants, reprit-elle, mais au bord de la mer, surtout.

-Oh! j'adore la mer, dit il. Léon.

-Et puis ne vous semble-il pas, répliqua Mme Bovary, que l'esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation vous élève l'âme et donne des idées d'infini, d'idéal!" (157)

Emma se trouve en communion d'idées avec Léon. Ils sont tous deux romantiques. Mme Bovary s'étant enquis auprès de lui de promenades possibles, il lui indique "La Pâture" ou lui-même aime à regarder le soleil couchant; Emma admire aussi les soleils couchants, mais surtout au bord de la mer; Léon adore la mer (qu'il n'a sans doute jamais vue).

Tous les grands romans de Flaubert ont relaté les circonstances graves qui ont entouré les événements de ses récits. Ce sont les plus significatives de la vie de ses personnages. Dans ses œuvres de Jeunesse, t.II p.189, il a dit à propos de la nature:

"(...) j'avais la mer devant moi, elle était toute bleue, le soleil répandait dessus une profusion de perles lumineuses, des sillons de feu s'étendaient sur les flots; entre le ciel azuré et la mer plus foncée, l'horizon rayonnait, flamboyait(...) ... j'aurais

voulu m'absorber dans la lumière du soleil et ne perdre dans cette immensité d'azur, avec l'odeur qui s'élevait de la surface des flots(...)" (158)

Ici encore, le désir de se fondre dans la nature se trouve toujours lié, chez lui, à la présence de la lumière. La mer y joue aussi un rôle, peut-être à cause de son infinité, et plutôt parce que la lumière se joue si merveilleusement sur ses flots.

Maintenant, Léon parle des montagnes

"La poésie des lacs, le charme des cascades, l'effet gigantesque des glaciers. On voit des pins d'une grandeur incroyable, en travers des torrents, des cabanes suspendues sur des précipices, et, à mille pieds sous vous, des vallées entières quand les nuages s'entr'ouvrent. Ces spectacles doivent enthousiasmer, disposer à la prière, à l'extase!" (159)

De là, on saute à la musique. Léon aime la musique allemande qui prête à rêver.

Dans l'EDUCATION SENTIMENTALE, le dialogue tient le même rôle. Evoquons donc quelques-uns des mots que prononcent Frédéric et Mme Arnoux. C'est au début de leurs relations. Frédéric va voir Mme Arnoux chez elle. Elle est seule, devant une armoire à glace, la ceinture de sa robe de chambre entr'ouverte. Tout un côté de ses cheveux lui - faisait un flot noir sur l'épaule. Elle jette un cri, découvrant l'arrivée de Frédéric et disparaît. Puis elle revient correctement habillée. Elle lui demande pardon, mais Frédéric a la hardiesse de lui faire un compliment un peu osé:

"Cependant..., vous étiez très bien... tout à l'heure." (160)

Puis il lui raconte qu'il a rêvé qu'elle était gravement malade, près de mourir. Elle lui répond

"Oh! ni moi ni mon mari ne sommes jamais malades!"

"je n'ai rêvé que de vous" (161)

dit-il. Elle le regarde d'un air calme!

Ce dialogue révèle leurs sentiments, surtout ceux de Frédéric. C'est la psychologie très raffinée et intérieure d'une jeune homme envers sa bien-aimée. Mme Arnoux reste toujours lointaine, idéalisée, trop éloignée pour être atteinte.

Après avoir étudié le côté romantique de notre auteur, on peut conclure que:

"Flaubert a voulu représenter la destinée humaine dans ses romans, tous ses héros découvrent-ils, l'un après l'autre, chacun à sa manière, l'impossibilité de l'amour sous toutes ses formes et plus particulièrement sous ses deux formes les plus hautes: le grand amour romantique et l'amour divin." (162)

UN COEUR SIMPLE suit le double thème de l'amour et de la religion. Le désir d'amour ne dépend pas des êtres aimés: Théodore, les Aubain, Victor, et Loulou. Au cours de toute sa vie, Félicité n'a fait aucun mal à personne. Elle n'a été qu'une servante dévouée, dont la bonté est récompensée. Elle meurt avec une sensibilité mystique, aussi pure qu'heureuse.

MADAME BOVARY reprend, à son tour, le double thème de l'amour et de la religion. Déçue par l'amour humain, elle découvre

"un autre amour au-dessus de tous les amours, sans intermittence ni fin, et qui s'accroît éternellement." (163)

C'est une philosophie de l'illusion, à laquelle Jules de Gaultier a donné le nom de l'héroïne flaubertienne. Tous les malheurs d'Emma Bovary viennent de ses illusions sur le monde, ce qui l'induit en

erreur et amène la tentation. Ce qu'elle croit devoir être sa joie n'est au fond que son malheur.

"C'est tout le problème de la vérité et de la moralité dans l'œuvre littéraire." (164)

L'EDUCATION SENTIMENTALE, œuvre autobiographique nous révèle la propre image de l'auteur. Frédéric Moreau du fait de l'amour idéal dont il a rêvé et de sa déception dur à cet amour, se voit entraîné vers le néant de la vie, simplement parce qu'il ne veut pas changer pas de voie.

Ces trois romans de Flaubert donnent l'impression que "toute œuvre vraie porte en elle-même son enseignement si le lecteur ne tire pas d'un livre la morale qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est faux." (165)^w